



**HAL**  
open science

# L’empreinte de la langue arabe sur l’analyse linguistique du castillan hier et aujourd’hui. A propos du terme grammatical ”letra” dans le Tesoro de la lengua castellana o espanola (1611)

Dominique Neyrod

► **To cite this version:**

Dominique Neyrod. L’empreinte de la langue arabe sur l’analyse linguistique du castillan hier et aujourd’hui. A propos du terme grammatical ”letra” dans le Tesoro de la lengua castellana o espanola (1611). XIIème Colloque international de Linguistique ibéro-romane, Sep 2008, Rennes, France. hal-02022484

**HAL Id: hal-02022484**

**<https://hal.science/hal-02022484v1>**

Submitted on 18 Feb 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**L'empreinte de la langue arabe sur l'analyse linguistique du castillan, hier et aujourd'hui. À propos du terme grammatical *letra* dans le *Tesoro de la lengua castellana o española* (1611)**

Dominique NEYROD

Université du Maine

L'intégration de la langue arabe dans le cadre de l'analyse de la langue espagnole est effective dès Nebrija et se poursuit jusqu'à nos jours. Dans le *Tesoro* de Covarrubias, par exemple, l'analyse étymologique des mots castillans empruntés à l'arabe entraîne une application particulière, sous la plume du lexicographe, du terme métalinguistique *letra*. Alors que chez Nebrija et les autres grammairiens de la langue espagnole, ce terme issu de la tradition grammaticale latine est envisagé comme unité graphique et unité phonique<sup>1</sup>, Covarrubias innove en élargissant l'extension de ce terme, dans le cas de certains mots arabes, à l'unité morphologique.

Par le biais du terme *letra*, Covarrubias évoque également des questions d'ordre phonique, au nombre desquelles l'évolution des sifflantes castillanes, qui a été l'objet d'une attention particulière chez les grammairiens anciens et les spécialistes actuels de la langue. Nous verrons que le recours à la langue arabe s'est révélé pour eux un élément essentiel de connaissance et d'appréciation de ce phénomène.

### 1. *Letra*, unité morphologique

La rencontre avec la langue arabe permet donc à Covarrubias d'innover en employant le terme *letra* pour désigner une unité morphologique. Nous en avons relevé deux applications, l'une aux préfixes permettant de former en arabe des noms de lieu, d'instrument ou d'agent<sup>2</sup>, l'autre à la flexion, interne ou externe.

Examinons ces articles du *Tesoro* :

Almártega: [...] Dize Urrea que en su terminación arábigo es *mertacun*, del verbo *reteca*, que significa tener fuerte y tirar para sí. Y porque lo reduzamos a términos que todos lo puedan entender, señálemoslo así: *al-m-reteca*; la *al* es artículo, la *m* es instrumental, por ser la almártega instrumento para retener el cavallo [...]

Magacén: [...] Es nombre arábigo según Diego de Urrea, y local por lo que significa la letra M primera. En su propio término se dice *matizenum*, del verbo *hozene* [...]

Almadena: [...] Diego de Urrea dize que es arábigo, y en su terminación *mednetun*, del verbo *deneye*, [...]. Hase de advertir que la M que haze la sílaba ma, en al ma-dena, no es

1. L'histoire de la *littera* chez les grammairiens latins est complexe. Pour un exposé complet de la question, v. Desbordes 1990. Nous retiendrons seulement ici que le terme *littera* maintient tout au long de la tradition grammaticale latine le lien dialectique entre graphie et son. Comme l'écrit Françoise Desbordes : « [...] la *lettre* des Anciens [...] n'est que rarement conçue comme un simple dessin qu'on pourrait mettre en regard d'un son préalablement défini en dehors d'elle. Mais c'est parce qu'on y voit plutôt une entité à deux faces, le plus petit constituant du signifiant articulé et susceptible de porter un sens, cette articulation se réalisant également dans la voix et dans la ligne d'écriture. » (2007 : 304). Pour une étude complète du terme *letra* chez Nebrija, v. Tollis 1998.
2. En arabe classique, le préfixe *ma-* forme les noms de lieu et de temps, *mi-* les noms d'instrument et *mu-* les participes actifs de verbes dérivés, mais en arabe andalou, on trouve couramment des noms d'instrument en *ma-* (v. Corriente 1992).

letra radical, sino servil y aditicia, que se pone en los nombres instrumentales, así en la lengua arábica como en la hebrea.

Alcalde: [...] Diego de Urrea tiene que en arábigo se llama *mucalidun*. La M es formativa del nombre, y no es radical, sino que demuestra ejercicio, y la raíz es *caleda* [...].

Nous ne commenterons pas ici les étymologies proposées<sup>3</sup> et nous nous contenterons de retenir d'une part que les termes *letra servil* et *aditicia* s'opposant à *letra radical* renvoient au statut d'affixe, d'autre part que le préfixe arabe est désigné par les mots *la m*, *la letra M*, *la silaba ma*.

L'expérience de la langue arabe<sup>4</sup> éclaire l'analyse faite par le lexicographe, ainsi que sa terminologie. On sait qu'en arabe les voyelles, qui entrent dans la catégorie des signes diacritiques, ne sont généralement pas graphiées. Pour les préfixes qui nous intéressent, ce qui est figuré dans la graphie arabe, c'est bien la lettre >m<, unité graphique, qui renvoie à une unité phonique composée de /m/+voyelle, en l'occurrence /ma/ ou /mu/. La séquence syllabique ainsi formée constitue en arabe une unité morphologique.

*Letra* apparaît encore pour commenter le principe de flexion sur lequel repose la morphologie de l'arabe, comme celle de l'hébreu. Covarrubias l'expose ainsi dans l'article «Abdalá» :

[...] Y es cosa notoria que la lengua arábica es deduzida de la hebrea [...] y como guarden las mesmas letras consonantes radicales, no hay que hazer mucho caso de las vocales, que por fuerça se han de ir mudando para variar el nombre o el verbo, como lo hazen también los latinos y aun los españoles y todas las demás lenguas.

Les *letras vocales* ont donc en arabe et en hébreu fonction morphologique, leur variation entraînant celle de la forme du nom ou du verbe, mais non du sens primitif de sa racine, abrité par la permanence des consonnes radicales<sup>5</sup>. En étendant aux langues latines cette conception de la variation du nom et du verbe grâce à la *letra*, Covarrubias fait vraisemblablement allusion à la flexion nominale et verbale, et attribue ainsi implicitement au mot *letra* le sens de « désinence ».

## 2. Letra, unité graphique et phonique

Il n'est pas nécessaire ici de s'attarder longuement sur l'emploi du terme *letra* pour désigner la forme et le nom de l'unité graphique, emploi dont on trouve dans le *Tesoro* maints exemples tels que :

H: [...] y su figura se forma de las dos notas griegas, la leve y la fuerte, que son dos líneas curvas con un rasguito en medio encontradas en esta forma H [...]; acclga: [...] Los latinos la llaman *beta*, porque cuando sus tallos están crecidos y cargados de simiente,

3. V. Neyrod 2008 pour l'étude de quelques étymologies arabes du *Tesoro*.
4. On sait que Covarrubias dirigea de 1595 à 1600 l'instruction des Morisques de Valence, l'une des régions restées les plus arabisées au moment de l'expulsion. Les Morisques de Valence parlaient l'arabe, communiquaient dans cette langue et étaient également à l'origine d'une production littéraire en langue arabe. Dans ces conditions, et si l'on considère également ses relations personnelles avec Diego de Urrea et le traitement des étymologies des arabismes dans le *Tesoro*, on devra conclure qu'il n'ignorait pas l'arabe contrairement à ce qu'il prétend dans l'adresse au lecteur qui ouvre le *Tesoro* : «En la lengua arábica todos somos iguales, fuera de algunos pocos que la saben».
5. Outre la flexion casuelle à trois cas caractérisés par les voyelles finales /u/, /a/, /i/, la morphologie de l'arabe (et des autres langues sémitiques) est structurée par la flexion interne, qui repose sur des variations vocaliques (timbre et quantité), mais aussi consonantiques, et sur la gémation. Ibn Khaldûn (Tunis, 1332 - Le Caire, 1406) en parle en ces termes : « L'arabe est la langue qui exprime le plus clairement la pensée, car, outre les mots, elle a des voyelles (finales) pour distinguer le sujet du régime et du cas indirect ou génitif, et des lettres qui transforment les racines verbales (*af'âl*) mobiles en schèmes (*dhawât*), sans avoir besoin d'autres mots » (1997 : 960).

se doblan y la punta haze un garabato o cayadilla, que parece a la letra B griega [...]

Le glissement du nom de la lettre à sa prononciation s'effectue sans peine :

H: Esta letra H, cerca de los latinos se llama aspiración [...] en la prolación es ha, he, hi, ho, hu [...]; A: [...] y esto por ser simplicísima en su prolación [...]. Y así es la primera que el hombre pronuncia en naciendo [...].

### 2.1 Le cas des sifflantes

La double extension du terme *letra* à l'unité graphique et à l'unité phonique se révèle particulièrement adaptée à la question de l'évolution des sifflantes castillanes : en effet, depuis les premiers grammairiens du castillan jusqu'à nos jours, le dialogue entre son et graphie y est omniprésent. D'autre part, la conscience du rapport historique entre langues arabe et castillane alimente continuellement la réflexion à ce sujet. La question est posée dans le *Tesoro* au détour d'articles tels que :

ación<sup>6</sup>: [...] se dixo *quasi* asión, porque asse en la barra de la silla. Y la S y la C son letras que se mudan una por otra : como cebolla y sebolla.

açacán: [...] Avíamos de pronunciar este nombre con S: asacán, pero la S y la ç son permutables [...], digo que la a es artículo, y çacan, o sacan, del verbo arábigo *secaie* [...].

acial: [...] Díxose acial, quasi asial, porque ase fuertamente. [...]. El Padre Guadix dize ser arábigo, de a-ciar, que vale mordaça.

cecear: Hablar ceço, pronunciando la ç por la S; como por señor dezir çeñor. Otros tienen el vicio en contrario, que pronuncian la S por la ç, como sebolla por cebolla [...] nosotros conocemos los que son moriscos, con hazerles pronunciar cebolla y ellos dizen sebolla [...].

cebolla: [...] Con este vocablo pruevan a los que sospechan ser moriscos, porque pronuncian sebolla, y aun los andaluzes y valencianos, y gentes de cerca de la mar.

L'ensemble de la problématique apparaît, explicitement ou implicitement, dans ces articles. Le phénomène d'assourdissement se lit en creux dans les phrases «ación, se dixo quasi asión porque asse», «acial, díxose quasi asial porque ase», où les graphies >s< et >ss< sont employées indifféremment dans les mêmes mots. Ajoutées à d'autres telles que «la S y la C son letras que se mudan una por otra», «pero la S y la ç son permutables», elles posent la question de la désaffrication et de l'articulation correspondant aux graphies >s< et >ç< présentées à la fois comme interchangeable et différenciées. Enfin, le lexicographe aborde explicitement la question du *ceceo* et de sa distribution socio-géographique.

Ces phénomènes ont fait l'objet d'études extrêmement détaillées, en particulier celles de Amado Alonso (1955 et 1969) et Álvaro Galmés de Fuentes (1962).

### 2.2 Transcriptions

L'examen des transcriptions arabes du castillan, des transcriptions castillanes de l'arabe et des graphies morisques et aljamiadas<sup>7</sup>, ainsi que l'analyse des valeurs phoniques des sifflantes de l'arabe, se sont révélés pour ces chercheurs un élément essentiel d'évaluation et de datation :

[...] inicio mi estudio, écrit Galmés de Fuentes, analizando el valor de las antiguas ç y z (<cy, ty, ce, ci) del dominio lingüístico iberorrománico, porque en él las correspondencias con el árabe y el hebreo nos revelan cualidades fonéticas que en otras lenguas serían difíciles de descubrir. (Galmés de Fuentes 1962 : 9)

6. Premier article «ación», placé entre «acción» et «aclarar».

7. On appelle *aljamiadas* les graphies en caractères arabes de documents rédigés par les Morisques en castillan ou dans une autre variété dialectale hispanique. Quant aux graphies dites *morisques*, elles sont effectuées par les Morisques en caractères latins.

L'arabe andalou avait conservé trois spirantes interdentes, la sourde *thâ* (/θ/) , la sonore *dhâl* (/ð/)<sup>8</sup> et la sonore vélarisée (appelée aussi emphatique) *Zâ* (/Z/)<sup>9</sup> et une spirante prépalatale *sin* (/š/). Il avait aussi trois sifflantes, l'alvéolaire sourde *sîn* (/s/), la sonore *zây* (/z/), et l'alvéolaire sourde vélarisée *Sâd* (/S/). Toutes étaient fricatives, l'arabe connaissant une seule affriquée, la sonore prépalatale *gîm* (/dʒ/)<sup>10</sup>.

Les transcriptions de mots arabes en castillan présentaient le graphème >ç< pour *sîn*, *Sâd*<sup>11</sup> et plus occasionnellement pour *thâ*, *zây* étant transcrit par >z<<sup>12</sup>. Sensibles à la réalisation affriquée de >ç< et >z< plus qu'à leurs autres caractéristiques articulatoires, les arabes du Moyen-Âge les transcrivaient par *gîm*, la seule affriquée de leur système.

### 2.2.1 Désaffrication

De l'examen des transcriptions du castillan en hébreu par les juifs espagnols et en arabe par les Morisques, Galmés tire la conclusion que la désaffrication était effective dans la langue commune depuis le XIV<sup>e</sup> siècle, même si la conscience d'une distinction entre les deux modes d'articulation affriqué et fricatif a pu se maintenir chez les grammairiens jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle. En effet, dans les documents transcrits en hébreu, >ç< est transcrite par la fricative *samech* /s/ depuis l'extrême fin du XIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à la fin du XV<sup>e</sup> siècle. Quant aux Morisques, dans la littérature *aljamiada* du XIV<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup>, ils emploient le même système de correspondances que les vieux-chrétiens : >ç< pour *sîn* et >z< pour *zây* (v. Galmés de Fuentes 1962 : 63-68). La prise en compte de ces transcriptions est donc de nature à tempérer les conclusions d'Alonso, quand il déclare :

del estudio de mis documentos, se confirma la pronunciación africada de la ç y de la z todavía en el siglo XVI. El cambio a fricativas se hizo primero en la z, después en la ç, con bastante rapidez en la segunda mitad de ese siglo [...] (Alonso 1955 : 96)

### 2.2.2 L'empreinte graphique de l'arabe

On sait que Nebrija considérait que le son graphié >ç< en castillan était emprunté à l'arabe<sup>13</sup>. D'après Galmés, ce point de vue est inspiré au grammairien par sa

8. /ð/ subit un processus de déspirantisation dans le registre bas de l'arabe andalou et est le plus souvent transcrit par >d< dans le *Vocabulista arábiga en letra castellana* de Pedro de Alcalá, 1501 (Corriente 1977 : 44-45).
9. Par commodité, je note l'emphatique par une majuscule. Ce phonème a été soumis en arabe andalou à un processus de dévélarisation, qui entraîne sa confusion avec /ð/, de déspirantisation (Pedro de Alcalá, par exemple, le nomme *da*) et même d'assourdissement, que révèlent des adaptations romanes avec >t<, comme *rabatines* < *rabaZiyyin*, *tahur* < *Zafûr* (Corriente 1977 : 46-47).
10. Pour une présentation détaillée, v. Corriente 1977.
11. L'arabe andalou connaissait un processus de dévélarisation de /S/ entraînant sa confusion avec /s/. V. Corriente *ibid.* : 50.
12. V. Corriente : «[...] las dentales sibilantes del ár. ant. [árabe antiguo], una triada de sorda, sonora y velarizada (/s/, /z/ et /S/), son continuadas por el and. [árabe andalusí] y reflejadas por el rom. [romance] mediante su pareja de africadas predorsales, de las que la sorda es dada simultáneamente como equivalente de la velarizada [...]. Los grafemas correspondientes eran >c< o >ç< (la segunda ante consonante no palatal) en cs. [castellano] [...] y >z<» (1999: 33) et : «las sibilantes africadas predorsales son equiparadas a sus homólogas no-africadas del ár. /s/ y /z/, ecuaciones no sólo reflejadas en textos como las *xarajât*, sino también presentes en el código grafémico del aljamiado [...]» (*ibid.* : 29).
13. V. Antonio de Nebrija (éd. Quilis 1989 : 129). Nous citons le passage : «[La c] tiene tan bien dos officios prestados: uno quando debaxo della acostumbramos poner una señal, que llaman cerilla, como en las primeras letras destas diciones: çarça, çevada; la qual pronunciación es propria de judios y moros, de los cuales, quando io pienso, las recibió nuestra lengua, por que ni los griegos, ni latinos que bien pronuncian, la sienten ni la conocen por suia; de manera que, pues la c, puesta debaxo aquella señal, muda la substancia de la pronunciación, ia no es c, sino otra letra, como la tienen

conscience savante de l'articulation affriquée de la *letra ç* :

En su pronunciación culta, écrit-il, para Nebrija la /ç/ española era africada y por lo tanto, inemparejable con cualquier sonido latino o francés. Esta divergencia es, sin duda, la que le hacía considerar a la ç española como derivada del árabe e identificable, por lo tanto, con el s (sîn), como lo hacían los moriscos, quienes seguramente, como luego veremos, estimaban fricativa a la ç española. (Galmés de Fuentes 1962 : 30)

Cette hypothèse va dans le sens de notre propos : elle souligne la conscience chez Nebrija du rapport historique entre le castillan et la langue arabe. Nous ajouterons que l'on pourrait voir aussi dans l'opinion du grammairien la conséquence de l'empreinte graphique laissée par l'arabe sur le castillan, car la transcription par >ç< de *sîn*, et de *zây* (transcrite soit par >c+e,i<, soit par >z<) de *Sâd* et de *thâ'*<sup>14</sup> a démultiplié la quantité de mots empruntés à l'arabe ayant >ç< à l'initiale, ce qui a pu ainsi contribuer à alimenter la croyance en l'origine arabe de la *letra ç*, entendue ici comme unité phonique exclusivement.

### 2.2.3 Articulation de >s< et >ç<

«Acial, quasi asial», «açacân, quasi asacân», écrit Covarrubias, dans des expressions qui disent en même temps la ressemblance et la différence de la prononciation de ces deux graphies.

L'examen des graphies *aljamiadas* joue un rôle fondamental dans l'appréciation de l'articulation de ces deux sifflantes.

Commençons par la graphie castillane >s<, qui représente la continuation du /s/ latin : elle est très généralement figurée dans les documents *aljamiado-moriscos* par la graphie arabe *šîn*, correspondant en arabe à la spirante sourde prépalatale. Ce fait entraîne chez les spécialistes des interprétations divergentes : pour certains d'entre eux, cette graphie révèle que les Morisques, dans leur majorité, réalisaient le /s/ castillan comme une fricative sourde prépalatale /š/. Ainsi, commentant cette remarque de Covarrubias dans l'article *cecear* : «nosotros conocemos los que son moriscos, con hazerles pronunciar cebolla, y ellos dizen sebolla», Alonso écrit :

Pero Covarrubias se equivocó: los moriscos del siglo XVI decían *xebolla* (*šebolla*), los de antes pronunciaban *ch* por *c*, de modo que su peculiaridad los apartaba tanto de los que dijeran *cebolla* como *sebolla*. (1969 : 67)

On peut s'étonner de cette déclaration : Covarrubias, contemporain des faits, ne devait pas se tromper. Cependant, s'appuyant sur des témoignages de l'époque, certains spécialistes soutiennent la thèse de l'articulation prépalatale de >s< par les Morisques. Ainsi Kontzi, qui écrit :

[...] Menéndez Pidal, dans son édition du Poema de Yuçuf et après lui Sloman réunissent une grande quantité d'exemples qui illustrent la prononciation palatale (chuintante) du *s*. Je cite seulement une petite phrase : *Et pro pater noster dicebat Bader noxter*. Et en effet, dans les textes *aljamiados* nous trouvons toujours le *šîn* là où l'espagnol a un *s*. Il ne s'agit certainement pas d'une graphie pour rendre le *s* apico-alvéolaire castillan. Cette graphie correspond à une prononciation qui était différente de celle des vieux-chrétiens, sinon ces auteurs ne l'auraient pas signalée. (Kontzi 1986)

Galmés de Fuentes interprète différemment ces faits et s'appuyant sur les graphies *aljamiadas* contrastives, *šîn* pour /s/ castillan et *šîn* assorti du signe diacritique

distinta los judíos y moros, de los cuales nos otros la recebimos cuanto a la fuerça, mas no quanto a la figura que entrellos tiene.»

14. En voici quelques exemples, documentés à des époques diverses, allant du XI<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle. Avec *sîn*, açote < ar. and. *sawt* (1020) ; avec *thâ'*, celemín < ar. and. *ḥamāni* (XIII<sup>e</sup> s.) ; avec *zây*, açogue < *zawq* (v. 1300) ; avec *Sâd*, cenefa < *Sanifa* (v. 1400) et sa variante *açanafe* (1348).

de gémination (*tašdid*) pour /š/ castillan, il conclut :

[...] luego es evidente que la generalidad de aquellos [los moriscos] pronunciaban de forma diferenciada la palabra *casa* de la palabra *caxa*, y esa diferencia no puede ser otra que la que opone una prepalatal, fricativa, sorda (š) a una *s* apicoalveolar, con cierto matiz palatal (Galmés de Fuentes 1986).

Il n'existe pas davantage de consensus autour de l'articulation correspondant à la graphie >ç< et de la date de la généralisation de son interdentalisation. De l'examen des descriptions de >ç< faites par les grammairiens du castillan de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> et du début du XVII<sup>e</sup> siècle, Alonso tire la conclusion que son articulation était encore à cette époque apico-dentale. Galmés de Fuentes considère, quant à lui, que l'identification graphique de >ç< et >z< avec *šin* et *záy* plaide en faveur de leur articulation prédorsale ou coronale jusqu'à la généralisation de leur articulation interdentale, qu'il situe aux alentours de 1550. Il fonde sa conviction sur les mêmes documents qu'Alonso, qu'il interprète à la lumière des descriptions de l'articulation du *thá'* arabe, faites au début du XVI<sup>e</sup> siècle par Nebrija et Pedro de Alcalá, ainsi que plus tard, par l'auteur de la *Doctrina Christiana en lengua aráviga y castellana* (Valencia, 1556) :

A. Alonso rechaza, écrit-il, fórmulas de descripción aparente de una interdental del tipo *con la lengua entre los dientes* que, según él, reflejan una modalidad renacentista, de tradición latina, para describir una *dental* y no una *interdental*.

Et pourtant, poursuit-il,

[...] la fórmula *con la lengua entre los dientes* es la misma que emplean en el siglo XVI Nebrija, Pedro de Alcalá y el autor anónimo de la *Doctrina Christiana en lengua aráviga y castellana* para describir el *θā'* arabe que, sin ninguna duda era entonces interdental (Galmés de Fuentes 1962 : 41).<sup>15</sup>

Des passages de l'article *açacán* dans le *Tesoro* peuvent s'inscrire dans ce débat :

Avíamos de pronunciar este nombre con S : asacán, pero la S y la ç son permutables; *imo*, la misma letra hebrea *š* se pronuncia en ambas formas, con la una tenicndo el punto a la diestra, y con el otro a la siniestra [...]. Lo qual presupuesto, digo qua la *a* es articulo, y *çacan* o *sacan* del verbo arábigo *secaie* [...].

L'allusion à l'hébreu, où *š* *šin* /š/ se distingue de *š* *sin* /s/ par la place du point, va dans le sens d'une opposition entre une articulation à caractère palatal et une articulation à caractère dental pour >s< et >ç< du castillan. Mais s'agit-il d'un >s< apico-alvéolaire et d'un >ç< interdental ? La recommandation de Covarrubias de prononcer ce mot avec >s< peut être interprétée dans le sens de la généralisation précoce de l'articulation interdentale de >ç<, s'il a conscience du fait que l'articulation et la graphie de la sifflante initiale du mot arabe<sup>16</sup> ne correspondent pas à >ç< (supposée interdental<sup>17</sup>).

#### 2.2.4 Confusion des sifflantes et çeçeo andalou

«La S y la ç son letras que se mudan una por otra», «la S y la ç son permutables». Covarrubias pose ainsi la question de la confusion des deux fricatives sifflantes sourdes graphiées >s< (d'articulation apico-alvéolaire, continuatrice du /s/ latin) et

15. Voir aussi p. 36-37 pour les correspondances graphiques entre l'arabe *thā'* et le castillan >ç<.

16. *Açacán* est emprunté à l'arabe *saqqā* (avec *šin*) et attesté en castillan vers 1280 (v. *DCECH* s.v. *açacán*).

17. Contre l'avis, rappelons-le, d'Alonso, qui écrit : «[...] la *c-z* tenía hacia 1600 un principio de ciceo ("con lengua gorda"), pero no aún el pleno ciceo moderno. Esto para el castellano de tipo toledano, considerado como normal del español» (Covarrubias, on le sait, était de Tolède).

>ç< (d'articulation dentale, issue de la désaffrication de /ts/ et /dz/).

On le sait, ce phénomène se traduit en Andalousie par l'élimination de l'apico-alvéolaire au profit de la dentale. Il apparaît à Séville dès le début du XV<sup>e</sup> siècle et se confirme au XVI<sup>e</sup> siècle dans les royaumes de Séville, de Cordoue et dans la partie sud et ouest du royaume de Grenade. Il reçoit aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles le nom de *çeçeo* ou *zezeo*.

L'arbitrage de l'arabe a encore été convoqué par les spécialistes pour expliquer cette évolution. Penny, par exemple, invoque l'influence possible du mozarabe et de l'arabe sur l'articulation dentale (au lieu de l'articulation alvéolaire de la langue standard), dans le sud de la Péninsule, des fricatives sourde et sonore du castillan :

[...] en lugar de la /s/ y /z/ del estándar, el habla meridional debe de haber poseído las dentales /ʃ/ y /ʒ/ (quizá debido a la influencia del mozárabe o del árabe), de manera que la reducción de las africadas (dentales) /ts/ y /dz/ a fricativas provocó la inmediata confusión con las preexistentes /s/ y /z/. (2001, p. 100)

Il souscrit en cela à l'hypothèse de Navarro Tomás, Espinoza et Rodríguez-Castellano, résumée par Galmés en ces termes :

[...] supusieron que la s andaluza de pronunciación predorsal o coronal era de origen adstrático árabe y, por lo tanto, anterior a la confusión de las cuatro sibilantes (1962 : 75).<sup>18</sup>

Et c'est en s'appuyant sur les graphies arabes que Alonso, suivi par Galmés, réfute cette hypothèse :

Documentalmente sabemos también que ni los árabes ni los moriscos reprodujeron nunca la s andaluza con su *sín* dental, sino siempre con su *sín* palatal, como la castellana. (*ibid.* : 76)<sup>19</sup>

### 2.3 Ceceo et seseo

«Hablar ceço, pronunciando la ç por la s; como por señor dezir çeñor. Otros tienen el vicio en contrario, que pronuncian la s por la ç, como sebolla por çebolla» écrit Covarrubias dans l'article *cecear*. D'après Galmés de Fuentes, Covarrubias aurait été le premier à évoquer la dualité *ceceo* - *seseo* dans son sens moderne, lié selon cet auteur à la généralisation de l'articulation interdentale de ç :

Solamente en el siglo XVII, cuando en el dominio lingüístico castellano ha triunfado la pronunciación interdental de la /ç/, se empieza a distinguir entre ceceo, o pronunciación de /s/ y /ç/ al estilo (sólo al estilo) de la [θ] castellana, y seseo o articulación siscante de ç y s. (*ibid.* : 80)

Revoyons à ce sujet l'article *cebolla* :

[...] Con este vocablo pruevan a los que sospechan ser moriscos, porque pronuncian sebolla, y aun los andaluzes y valencianos, y gentes de cerca de la mar [...].

En attribuant le *seseo* indistinctement aux Andaloux, à *las gentes de cerca de la mar* (peut-être pour désigner les habitants de la côte atlantique de l'Andalousie) et aux Valenciens, Covarrubias semble en effet, comme le suggère Galmés, décrire le phénomène moderne du *seseo*, c'est-à-dire la généralisation, dans ces régions, d'une seule sifflante, non-interdentale, dont l'articulation est soit apico-alvéolaire (à Valence), soit dentale (en Andalousie).

L'allusion aux Morisques est à considérer dans ce contexte. Elle apparaît également dans l'article *cecear* :

18. Voir aussi Navarro Tomás, Espinosa & Rodríguez-Castellano 1933 : xx.

19. Galmés cite Alonso 1951-VII : 169-170.



[...] En el Libro de los Juezes, cap. 12, leemos aver sido muertos en cierto passo del río Jordán, quarenta y tantos mil hombres, de los de Efraín por los galaaditas, forçandoles a pronunciar esta dición *schibbolet*, y respondiendolos ellos *sibbolet* los matavan, conociéndolos por la lengua; como nosotros conocemos los que son moriscos, con hazerles pronunciar cebolla y ellos dicen sebolla [...].

Il faut savoir que les Morisques se répartissent linguistiquement en deux grands groupes : ceux de Castille et d'Aragon étaient hispanophones de longue date et ne devaient pas se singulariser par leur prononciation. Quant à ceux de Valence et d'Andalousie, ils étaient arabophones et le castillan était pour eux une langue apprise (v. Galmés de Fuentes 1986 : 50 et Kontzi 1986 : 93-94). L'anecdote rapportée par Covarrubias concernerait les Morisques andalous lors de la révolte de 1568-1571<sup>20</sup> et renverrait à une singularité que nous avons déjà évoquée : la tendance de cette communauté linguistique à produire la prépalatale /ʃ/ au lieu du /s/ apico-alvéolaire castillan. Pour éviter ce défaut, déclare Lapesa (1981, p. 376), ils adoptaient le *ceceo* de la population hispanophone : dans ces conditions et dans le contexte de l'article du *Tesoro*, l'épreuve de *cebolla* semble faire allusion à une articulation non-interdentale de la sifflante, c'est-à-dire à une manifestation du moderne *seseo*, chez les Morisques comme chez les autres Andalous.

Les différents témoignages que nous venons de citer n'apportent pas de solution définitive au problème de l'évolution des sifflantes castillanes, mais à nos yeux, leur intérêt est autre : ils soulignent la nécessité de convoquer l'arabe pour répondre aux questions posées par l'espagnol.

Différentes modalités de la présence de l'arabe au sein de l'espagnol ont été répertoriées par les historiens de la langue (v. Lapesa 1981 : 142-155) : emprunts lexicaux, morphologiques, syntaxiques, calques sémantiques<sup>21</sup> et lexicaux. Il n'est pas rare, d'ailleurs, que ce soit pour en minorer l'impact et y voir plutôt la rencontre entre des procédés linguistiques comparables en arabe et en latin, et transmis en castillan par le latin<sup>22</sup>.

Quant à nous, nous avons voulu dans ce travail attirer l'attention sur un autre aspect de la question et mettre en lumière l'existence non plus d'emprunts, mais d'une véritable empreinte de l'arabe sur les modalités et le contenu de la réflexion sur l'espagnol. Ceci revient à faire de l'arabe non plus seulement l'origine d'un certain nombre de mots et d'expressions, mais un élément constitutif, dans la pensée et dans le discours, de la langue espagnole.

### Références bibliographiques

ALONSO Amado, 1955 y 1969, *De la pronunciación medieval a la moderna 1 y 2*, Madrid, Editorial Gredos.

COROMINAS Joan y PASCUAL José A., 1991, *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico*, Madrid, Editorial Gredos. [DCECH]

20. V. Alonso 1969 : 67 et *ibid.*, n. 18, cette citation de Aldrete : «[...] a los aljamiados que no avían desde niños aprendido nuestra lengua y su pronunciación, para conocerlos les hazian dezir *cebolla*, i el que era Morisco dezia *xebolla*... que dezian *paxas* por *passas*, *fexta* por *fiesta* i assi todos los demás.»
21. L'expression calque *en poridad*, par exemple (v. Fabre 2004).
22. Ainsi, à propos du préfixe /a-/ formateur de la IV<sup>e</sup> forme à valeur causative des verbes arabes et de la valeur souvent causative de ce même préfixe en espagnol, Lapesa écrit : «De ahí que se haya atribuido a influjo árabe el valor causativo frecuente en el prefijo español *a-* (*aminorar*, *acalorar*, *ablandar* [...]) [pero] es preciso tener en cuenta que el prefijo latino *ad-*, con su /-d/ asimilada a la consonante siguiente, o perdida ante vocal en español, formaba multitud de verbos causativos: *accomodare*, *affirmare*, *aggregare* [...]» (Lapesa 1981 : 148-149). Ou encore, commentant les pluriels à valeur duelle du castillan (los padres = el padre y la madre), il conclut : «El arabismo, si realmente existió, no hizo sino corroborar la herencia latina» (*ibid.*).

- CORRIENTE Federico, 1977, *A Grammatical Sketch of the Spanish Arabic Dialect Bundle*, Madrid, Instituto hispano-árabe de cultura.
- CORRIENTE Federico, 1992, *Árabe andalusí y lenguas romances*, Madrid, Editorial Mapfre.
- CORRIENTE Federico, 1999, *Diccionario de arabismos y voces afines en iberorromance*, Madrid, Editorial Gredos.
- DE COVARRUBIAS Sebastián, 2003, *Tesoro de la lengua castellana o española* (ed. Martín de Riquer), Barcelona, Editorial Alta Fulla.
- DESBORDES Françoise, 2007, *Idées grecques et romaines sur le langage*, Lyon, ENS Éditions.
- FABRE Gilbert, 2004, « L'expression *en poridad*, modalité d'un arabe silencieux », *Cahiers de linguistique et de civilisation hispaniques médiévales* n° 27, Lyon, ENS Éditions, p. 159-169.
- GALMÉS DE FUENTES Álvaro, 1962, *Las sibilantes en la Rumania*, Madrid, Editorial Gredos.
- GALMÉS DE FUENTES Álvaro, 1986, « Problemas sobre la transliteración de los textos », dans *Actes de la première table ronde internationale sur la littérature aljamiado-morisque. Hybridisme linguistique et univers discursif*, Tunis, Publications du Centre de Recherche en Bibliothéconomie et Sciences de l'Information n° 13, p. 47-54.
- IBN KHALDŪN, 1997, *Discours sur l'Histoire universelle, Al-Muqaddima* (trad. Vincent Monteil), 3<sup>e</sup> éd. revue, Paris, Sindbad.
- KONTZI Reinhold, 1986, « La polyglossie chez les Morisques », *Actes de la première table ronde internationale sur la littérature aljamiado-morisque. Hybridisme linguistique et univers discursif*, Tunis, Publications du Centre de Recherche en Bibliothéconomie et Sciences de l'information n° 13, p. 85-104.
- LAPESA Rafael, 1981, *Historia de la lengua española*, 9<sup>e</sup> edición, Madrid, Editorial Gredos.
- DE NEBRJA Antonio, *Gramática de la lengua castellana* (ed. A. Quilis), Madrid, Editorial Centro de Estudios Ramón Areces, 1989.
- NEYROD Dominique, 2008, « L'héritage arabe en castillan, trace ou élément constitutif ? Le discours sur les arabismes dans le *Tesoro* de Covarrubias », *Tigre* 16, p. 103-119.
- PENNY Ralph, 2001, *Gramática histórica del español*, Barcelona, Editorial Ariel.
- TOLLIS Francis, 1998, *La Description du castillan au XV<sup>e</sup> siècle : Villena et Nebrija*, Paris, L'Harmattan.

# Vues et contrevues

Actes du XII<sup>e</sup> Colloque international  
de Linguistique ibéro-romane

Université de Haute Bretagne – Rennes 2  
24, 25 et 26 septembre 2008

réunis et présentés par Gabrielle Le Tallec-Lloret

*Ouvrage publié avec le concours  
des universités de Rennes 2 et de Rouen.*



© Limoges, Lambert-Lucas, 2010

ISSN en cours

ISBN 978-2-35935-010-4

---